

I.

L'homme de guerre, voilà sans doute ce qui a dominé en Napoléon Bonaparte. Comme tel, sa renommée a retenti par le monde,—retenti d'autant plus, qu'il ne fut, comme Charles XII, qu'un météore militaire. En effet, une carrière dont le résultat a été l'ameindrissement de la France par la perte de ses colonies et d'une partie considérable de la frontière qu'elle possédait même sous l'ancienne monarchie, ne reste pas comparable, par exemple, à celle du Grand Frédéric, qui a renouvelé tout l'art de la guerre, et qui, aux prises avec la France, l'Autriche et la Russie réunies, a résisté non-seulement à cette ligue apparemment irrésistible ; mais a aussi élevé l'électorat de Brandebourg au rang des grandes puissances de l'Europe. Voilà ce que dit la simple raison, et cependant je ne manquerai pas de passer pour un téméraire aristarque. On va s'exclamer contre moi, je le pressens. Aussi m'empressé-je de me mettre en quête des hautes autorités qui mettent tout le monde à même d'apprécier Napoléon à sa juste valeur, même comme capitaine. Pour réussir au bout du compte, il ne suffit pas d'avoir certaines qualités guerrières : il faut les réunir toutes et presque toutes. " Napoléon, dit M. Capesigue, est impétueux et sublime dans l'attaque, mais désordonné et irréfléchi dans la retraite. Ses plans sont subitement conçus comme une illumination soudaine. Les chances diverses les modifient avec l'instinct de l'aigle. (*) Mais au moindre

[*] Quelque ingénieux qu'il fût cependant, lord Wellington, dans sa marche de la frontière du Portugal au torrent de Bayas, et Kutusof, dans la retraite de Russie, lui apprirent qu'une marche de flanc est plus productive qu'une poursuite sur les talons. Votre vieux renard Kutusof m'a trompé par sa marche sur mes flancs, disait-il au général Protoratsky. Les alliés lui apprirent aussi à Waterloo, que la nuit n'est pas nécessairement le terme des combats.